Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

Chapitre LVI. Traversée. - Pêche de baleines. - Iles Galapagos. - Juan-Fernandez- Cap Horn.

teret, qui les nomma îles *Joseph Freewill;* vues en 1788 par Meares, puis par Macluer, puis par le capitaine William du *Thams*, enfin par Horsburgh, qui détermina exactement leur position. Barclay, qui y mouilla en 1805, en compte quatre bien peuplées. Elles sont basses, couvertes de gros cocotiers, ont quatorze milles du N. au S. et cinq milles de l'E. à l'O.; elles ont aussi reçu le nom d'*îles Saint-David*. Ces îles ont cela de fort remarquable, que, malgré leur grande proximité de la Nouvelle-Guinée, qu'habite la race noire, elles sont occupées par des hommes de couleur jaune, circonstance qui les rend dignes de toute l'attention des navigateurs. Il sera surtout important d'étudier la langue de ces insulaires, car elle donnera le moyen de décider s'ils appartiennent encore à la grande famille polynésienne, ou bien s'ils doivent déjà entrer dans les peuplades malaises, ou enfin s'ils constituent encore une de ces variétés anomales qui occupent la Micronésie. Les îles Guèdes sont situées par 0° 50' lat. N., 132° 2' long. E.

CHAPITRE LVI.

TRAVERSÉE. — PÊCHE DE BALEINES. — ILES GALAPAGOS. — JUAN-FERNANDEZ. — CAP HORN.

Dans le cours de sa navigation à travers l'archipel des Carolines, Pendleton avait sérieusement songé au but principal de son voyage. Son pélerinage d'échelle en échelle, apportant à chacune les objets qui y étaient de prompte vente, pour charger les denrées qui convenaient à un marché voisin, ses dix campagnes dans une campagne, ses dix spéculations dans une spéculation, étaient alors terminées. Il commençait à être fatigué de sa croisière; il se sentait pris du désir de revoir son pays, sa famille, ses enfans. Aussi, avait-il, après le départ de Gouaham, tout disposé à bord pour reprendre son métier de baleinier. Il lui restait une centaine de futailles à remplir, et il ne voulait pas rentrer dans le port de New-York avec son *Oceanic* sur demi-lest. Il serait plutôt retourné aux Pôles pour y chercher des baleines.

Cette fois, le hasard le servit mal. Pendant quinze jours, nous battîmes ces mers sans faire une rencontre heureuse. A peine signala-t-on dans le lointain quelques petits baleinons qui ne valaient pas qu'on mît les embarcations à la mer. « On a ensorcelé ces parages, murmurait l'Américain; c'est pourtant la bonne latitude et la bonne époque : persistons. » Cependant, après trois semaines de recherches infructueuses, il perdit patience. « Au diable la croisière! s'écria-t-il; toutes les baleines ont dû émigrer vers l'E. Nous en trouverons, s'il plaît à Dieu, aux Galapagos et sur la côte du Chili. S'il faut pousser jusqu'à la Nouvelle-Shetland, nous le ferons : *l'Oceanic* ne rentrera pas avec ses tonnes vides. »

Cette résolution une fois prise, Pendleton fit servir. On était alors dans la mousson d'O. Il fit porter au N. E., afin de trouver des brises faites hors de la zône tempérée, laissa courir ainsi jusqu'aux approches du continent américain, puis donna l'ordre de cingler au S. E. Le 12 octobre, nous étions par le travers des Galapagos, quand la prévision du capitaine se réalisa. *L'Oceanic* était entouré de baleines. On en signala quatre le même jour. « A l'ouvrage, enfans! dit alors l'Américain: la pêche est ouverte. »

A ces mots, l'équipage se réveilla. On eût dit que cet appel avait fait vibrer en lui une corde nouvelle. Chaque matelot sautait sur les harpons, et se disputait l'honneur de la première prise. Le capitaine intervint et distribua son monde. On arma deux baleinières, dans lesquelles descendirent les matelots les plus hardis et les plus habiles. Cinq hommes suffisaient pour chaque embarcation. Pour combattre le monstrueux cétacé, il ne fallait point de bras inutiles : malgré mes instances, on m'exclut, et je fus obligé de suivre ce spectacle de dessus le pont.

La proie que l'on convoitait était une baleine énorme, qui paraissait dormir sur l'eau. Pour un œil peu exercé, l'animal ressemblait à un rocher, tant il était immobile et grisâtre, sans vie apparente, sans forme précise. Les embarcations ramèrent vivement vers cette masse. Quand on en fut arrivé à une distance de quelques toises, le harponneur se dressa sur l'avant de la baleinière, l'œil fixé sur sa victime, et ne perdant pas un seul de ses mouvemens. Le monstre ne remuait pas, il semblait mort. Ce ne fut guère qu'au moment où on allait lever les rames que, par une brusque secousse, la baleine fit sentir qu'elle prévoyait le danger. Elle avait plongé; mais au remous que causait le déplacement de l'eau, on pouvait suivre sa marche sous-marine, et tenir incessamment les embarcations dans son sillage. Au bout de dix minutes, elle reparut avec un bruit effroyable, et mettant cette fois dehors une tête couverte d'insectes marins, elle lança par ses évens, à une hauteur de vingt à trente pieds, deux immenses jets d'eau salée. Dans leur courbe gracieuse, ces deux cascades se nuancèrent de toutes les couleurs du prisme solaire, et promenèrent

sur la mer un des plus beaux arcs-en-ciel que l'on puisse voir. C'était un spectacle d'une grandeur et d'un éclat infinis.

A la suite de trois ou quatre plongeons semblables, les embarcations arrivèrent enfin à portée. « Debout ! » dit l'officier. Tout le monde se leva; les harponneurs avant tous les autres, en brandissant leur arme. « Pique ! » ajouta l'officier. Le harpon fut lancé avec tant de force, que le fer tout entier disparut dans le corps de l'animal. La baleine, se sentant pénétrée, resta un instant comme engourdie sous le coup; mais quelques instans après, vaincue par la douleur d'une première blessure, elle commença à se rouler sur l'eau, élevant d'abord son énorme tête, comme pour chercher son ennemi, puis frappant la surface de la mer avec ses nageoires, ou bien plongeant de manière à ne laisser voir que sa vaste queue oscillante. Quand ce premier moment eut été donné à l'angoisse d'une surprise, elle disparut, reprit sa course, irrégulière, brisée, éperdue. On eût dit qu'elle cherchait à fuir sa propre blessure.

L'embarcation suivait, désormais inséparable de sa proie. Une corde la tenait fixée au harpon, et le harpon adhérait à la baleine. On voyait donc de loin cette barque glisser sur l'eau comme une flèche sans apercevoir le moteur qui l'entraînait. Elle filait par zig-zags rapides, si ardemment emportée, que l'haleine devait manquer à l'équipage et que le moindre mouvement eût suffi pour faire chavirer la frêle barque

Le cétacé ne pouvait pas toujours fuir ainsi. A un moment donné, il devait s'arrêter, puis remonter sur l'eau pour voir derechef où était le péril, se présentant plus affaibli, plus vulnérable que la première fois. Le harponneur se tenait préparé pour le coup décisif. Quand le cétace reparut, exposant aux atteintes une de ses parties vitales, le pêcheur l'ajusta et le frappa adroitement au défaut de l'aileron. C'était un coup mortel. « Hourrah ! » cria l'équipage. L'animal se sentit perdu. Il plongea de nouveau, roula sur lui-même, au sein de l'onde, courut furieux vers les profondeurs de l'Océan, se tordit dans tous les sens, prit vingt allures diverses, tantôt horizontales, tantôt verticales, droites un moment, courbes ou brisées le moment d'après. Cette fois sa trace était facile à reconnaître, l'eau était rose de sang; et quand il revint à la surface de la mer, rendu, à demi mort, au lieu d'eau salée ce fut du sang qu'il souffla. Les baleiniers en furent inondés. Quelle belle agonie ! La mer clapotait sous cette énorme queue comme si elle eût été saisie par un raz-de-marée. A une demi-lieue de distance nous entendions le bruit de ces angoisses et de ce râle de mort. Par trois fois le cétacé plongea encore, essaya de fuir, par trois fois on aggrava ses blessures; puis quand la vie et la force furent éteintes, il revint sur l'eau comme une masse inerte, ne montrant plus son dos brun et nuancé, mais son ventre dont les taches blanches luisaient au soleil et tranchaient sur cette mer toute sanglante. Le duel était fini entre l'embarcation et la victime. On la ramena le long du bord où elle fut dépecée dans la journée.

A bord, les chaudières étaient prêtes. On fondit l'huile et on emplit les barils vides. Quatre baleines, que l'on harponna les jours suivans, suffirent pour faire regorger la cale de *l'Oceanic*. Jamais il n'était rentré avec une aussi belle cargaison. Pendant ce temps, je questionnai Pendleton sur ce commerce et sur ses avantages.

« Autrefois, me dit-il, la pêche de la baleine était une chose de peu d'importance et même de peu de profit. A peine quelques armemens paraissaient-ils chaque année au Spitzberg ou au Groënland, la patrie des baleines franches. On n'en cherchait pas ailleurs. Plus tard, assaillies par un grand nombre de pêcheurs, et devenus farouches, ces cétacés émigrèrent vers les glaces polaires, où il devint difficile de les atteindre. Depuis cette époque, au lieu d'aller chercher, au milieu de grands dangers, les plus gros de ces animaux, fugitifs habitans des glaces, on songea à poursuivre ceux qui se présentent dans des latitudes plus tempérées, depuis le 60e jusqu'au 10e degré de latitude, dans l'une et l'autre demi-sphère terrestre, quelquefois même sous la ligne. Ainsi des armemens allèrent à la pêche dans le Canada et à Terre-Neuve, sur les côtes de l'Amérique occidentale, près des îles Aléoutiennes, sur les côtes de Japon et de Corée, dans les archipels des Carolines et des Mariannes; puis dans le Sud, sur toute la surface de l'Océan-Pacifique, et dans une bonne partie de l'Océan-Atlantique; enfin dans les parages situés à l'ouest du cap de Bonne-Espérance, les îles Tristan-d'Acunha, les côtes du Brésil et de la Patagonie, les îles Malouines, l'île Mocha, les côtes du Chili, les Galapagos, Madagascar, la Guinée, etc.

» Depuis que l'on a pratiqué la pêche sur toutes les mers, le nombre des baleiniers s'est considérablement accru. L'Union en envoie partout; l'Angleterre aussi; la France a fait quelques essais heureux dans les mers du Sud. Avec le temps, elle deviendra sans doute une rivale pour les négocians de l'Union; au lieu de trente

pêcheurs, elle en aura, comme nous, deux cents. L'huile de baleine est un excellent produit, peu coûteux à acquérir et d'un facile débouché. »

Pendant que je jouissais du spectacle de cette curieuse pêche, plusieurs îles avaient fui devant nous. *L'Oceanic* avait glissé d'abord le long des Galapagos, groupe découvert par les premiers navigateurs espagnols, mais reconnu avec quelque soin par l'Anglais Wood Rogers, qui avait sous lui le célèbre Dampier. Wood Rogers mouilla sur l'une de ces îles sans y pouvoir trouver une seule source d'eau douce, quoiqu'il se fût avancé jusqu'à trois et quatre milles dans l'intérieur du pays. Cette île, suivant lui, sèche et aride, est jonchée de cailloux qui ressemblent à du mâchefer, et couverte d'un sable qui cède sous les pieds comme de la cendre. Ce sont là des signes évidens d'une formation volcanique récente. L'une des îles voisines, nommée Santa Maria de la Aguada, a, comme l'indique son nom, plusieurs sources d'eau, du bois de charpente et une rade très-sûre.

La particularité la plus caractéristique de ce groupe, c'est l'abondance des tortues de terre et de mer (en espagnol *galapagos*). Les plus grosses tortues de terre ne vont qu'à cent livres, mais on y trouve des tortues de mer qui en pèsent jusqu'à quatre cents. Les œufs des premières sont à peu près de la grosseur d'un œuf d'oie: ils sont blancs, ronds et couverts d'une coquille épaisse. Rien n'est plus hideux à la vue et au toucher que ces monstrueux animaux. Leur carapace est presque noire comme du jais, ainsi que leur peau rude et ridée. Ils ont le cou long comme les jambes, de la grosseur du poignet d'un homme, les pieds tortus et massifs comme ceux d'un pachyderme, avec cinq ongles épais aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière, la tête petite, le museau pointu comme la tête d'un serpent, noir et couvert de rides. Rogers vit aussi aux Galapagos une grande quantité de serpens d'eau, des oiseaux de mer, des oiseaux de terre, comme des tourterelles et des faucons; des guanos et des chiens marins ou phoques, dont la fourrure ne vaut pas celle des phoques de Juan-Fernandez.

Bientôt nous aperçûmes cette île Juan-Fernandez, célèbre en Europe par les aventures du matelot Selkirk, type primitif du Robinson Crusoë. Découverte et nommée par les premiers aventuriers espagnols, Juan-Fernandez ne fut réellement explorée que par Wood Rogers et par Anson. Ce fut Wood Rogers qui recueillit, le 1er février 1709, le matelot Selkirk, abandonné depuis quatre ans sur cette terre déserte. Il le trouva vêtu de peaux de chèvres, et devenu aussi sauvage que ces animaux. Cet homme était né dans le comté de Fife en Ecosse. Il avait été jeté seul sur cette terre par le capitaine Paulding, avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques ouvrages de piété et des instrumens de marine. D'abord triste et malheureux, il avait fini par se résigner à la vie. Il avait construit deux cabanes de branches d'arbres, à quelque distance l'une de l'autre, les avait couvertes d'une espèce de jonc, et doublées des peaux des chèvres qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Il se procura du feu avec de la poudre, puis il s'apprit à en tirer de deux pièces de bois de piment qu'il frottait sur son genou l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes était sa cuisine; il dormait, priait et travaillait dans la grande. Le bois de piment lui servait à la fois de torche et de combustible. Il ne manquait pas de poisson; mais mangé sans sel, ce poisson déterminait chez lui des symptômes dissentériques. Des écrevisses de rivière, d'un goût exquis, tantôt bouillies, tantôt grillées, et les chèvres dont la chair était excellente, formèrent presque toute sa nourriture. Dans les premiers temps de son arrivée, il fit la chasse à ces animaux avec sa poudre et ses munitions; puis, quand cette ressource fut épuisée, il devint si agile à la course, qu'il les atteignait sur le sommet des pics les plus ardus et les poursuivait de précipice en précipice (Pl. LXVI — 1). Cette chasse était pour lui une véritable distraction. Plus d'une fois il courut après des chèvres, les prit et les relâcha après les avoir marquées à l'oreille. Rogers mit son agilité à l'épreuve. Selkirk exécuta devant lui sa chasse, s'y montra plus rapide que les meilleurs chiens, et rapporta sur son dos la proie qu'il venait d'atteindre à la course. Une de ces captures faillit pourtant lui devenir très-funeste. En poursuivant un de ces animaux, il n'aperçut pas un précipice que cachait un buisson, et roula avec sa proie dans une grande profondeur. Quand il reprit ses sens, il trouva la chèvre morte sous lui.

Quoique ses alimens fussent cuits sans sel, il avait fini par s'y habituer. L'île produisait des navets, semés sans doute par d'autres Européens, et d'excellens choux palmistes, qu'il assaisonnait avec du piment. Ses souliers et ses habits s'étaient bientôt usés dans ses courses à travers les bois; mais il s'habitua vite à marcher pieds nus; quant aux habits, il parvint à se

fabriquer un bonnet et un justaucorps de peaux de chèvres, qu'il cousit ensemble avec de petites courroies à l'aide d'un clou qui lui servait d'aiguille. Pour se distraire, il avait dressé des chats et des chevreaux à danser et à jouer avec lui. Ses plus cruels ennemis étaient les rats, qui venaient ronger jusqu'à ses pieds pendant son sommeil. Pour s'en débarrasser, il apprivoisa des chats sauvages, en les nourrissant de chair de chèvres. Quand Rogers le recueillit sur son navire, il avait tellement perdu l'habitude de parler, qu'il ne fit entendre d'abord que des sons à peu près inintelligibles. Il refusa l'eau-de-vie qu'on lui offrait, et resta quelques semaines à bord sans pouvoir goûter des viandes apprêtées à l'européenne. Bientôt l'escadre partit, et le capitaine anglais emmena Selkirk comme contre-maître. Rogers ne quitta pas l'île sans en explorer l'intérieur; mais Anson devait, trente ans plus tard, donner sur elle des documens plus complets.

Après avoir beaucoup souffert à la hauteur du cap Horn, Anson parut devant Juan-Fernandez, le 9 juin 1741, avec des équipages ravagés par le scorbut. Il mouilla dans la baie Cumberland, abritée contre les vents du sud (Pl. LXVI — 2); puis, quelques jours après, il établit à terre un campement où les malades purent débarquer et se rétablir. C'était dans une clairière agréable, à la distance d'un demi-mille de la mer, située sur le penchant d'une colline (Pl. LXVI — 3). Devant sa tente était une large avenue, qui conduisait jusqu'à la mer à travers les bois. La baie, avec ses vaisseaux à l'ancre, formait le devant du paysage. Derrière était un massif de grands myrtes, demi-circulaire, tandis que deux ruisseaux transparens coulaient sous les arbres qui flanquaient la clairière. Sur le dernier plan, et comme contraste, se dessinaient les pics sauvages de l'île. Après une relâche de trois mois sur ce point, Anson reprit la croisière avec ses équipages tout-à-fait remis et quelques provisions fraîches.

L'île Juan-Fernandez, située par 33° 40' de lat. mécidionale, et à cent dix lieues de distance de la côte du Chili, tire son nom d'un Espagnol qui en obtint la concession et y fonda un établissement promptement abandonné. C'est une terre d'une forme irrégulière : sa plus grande étendue est entre quatre et cinq lieues, et sa plus grande largeur ne va pas tout-à-fait à deux lieues. Le mouillage ne se trouve que vers la bande nord, qui est rarement exposée aux vents. Ce côté de l'île est formé par des montagnes escarpées, quelquefois même inaccessibles, quoique souvent couvertes de bois. Le terrain y est léger, peu profond, et souvent on y voit des arbres se renverser et périr faute de racines. Un des matelots d'Anson en fit la singulière et fatale expérience. En poursuivant des chèvres sur les montagnes, il saisit, pour s'aider à monter, un arbre qui était sur une pente dangereuse; cet arbre céda, ainsi qu'un second auquel il voulut se raccrocher, et le malheureux alla se briser au fond du précipice. La partie méridionale de Juan-Fernandez est au contraire un pays sec, pierreux et sans arbres, plus bas et plus uni que le nord. Jamais aucun vaisseau n'aborde ses hautes falaises, incessamment battues par le vent et par la vague. Parmi ces montagnes, Anson en remarqua quelques-unes qui affectaient les formes des collines aurifères du Chili, et d'autres qui contenaient une terre rouge ressemblant au vermillon.

Les arbres qui croissent dans le nord de l'île sont presque tous aromatiques. Le plus grand de tous ces végétaux est le myrte, qui, s'élevant à une quarantaine de pieds de hauteur, peut seul fournir du bois de charpente. La tête du myrte est ronde et régulière comme celle d'un arbre qu'on aurait taillé. L'arbre à piment est aussi très-commun sur Juan-Fernandez, ainsi qu'une foule de plantes anti-scorbutiques, le cresson d'eau, le pourpier, l'oseille sauvage et une prodigieuse quantité de navets et de raves de Sicile. Ce fut à l'usage de ces végétaux, comme à celui de la viande et du poisson de l'île, que les équipages d'Anson durent la disparition du scorbut.

Les montagnes n'avaient que des bois de haute futaie, sous lesquels aucune broussaille ne gênait la marche. On pouvait donc pénétrer sans peine et sans danger jusque dans l'intérieur pour y jouir des magiques paysages qu'il offrait à la vue. A chaque instant, derrière un rideau d'arbres verts et touffus, se déroulait une gracieuse vallée qu'arrosaient des ruisseaux tombant par cascatelles. Ces vallées encadrées au milieu de pics âpres et élevés, entrecoupées de bouquets de bois odorans, animées par les chants des oiseaux et par le bruit des cascades, semblaient autant d'Edens solitaires où l'homme n'avait qu'à se laisser vivre, sans souci de besoins auxquels la nature avait pourvu. A voir ces sites agrestes, on concevait tout ce qu'un homme jeté seul sur une terre déserte avait pu y trouver de ressources, de consolations. Selkirk ou Robinson étaient expliqués par l'aspect des lieux.

Ce qui anime aussi ce paysage, c'est la multitude de chèvres qu'on y rencontre. Malgré la

1. James-Town (Ile Ste Hélène.)

2. Chemin de Long-Wood à James-Town.

de Sainson del.

quantité énorme que Selkirk en avait prise et consommée, Anson, trente-deux ans après, en trouva encore un assez grand nombre. Un fait singulier, c'est que la première chèvre tuée par les matelots anglais portait sur l'oreille la marque que Selkirk avait coutume de faire à celles qu'il relâchait après les avoir saisies. Le nombre de ces animaux se trouvait alors considérablement diminué par suite d'une destruction générale tentée par les Espagnols, qui voulaient enlever cette ressource aux boucaniers et aux flibustiers, leurs ennemis. Pour obtenir ce résultat, on avait lâché un certain nombre de chiens qui, depuis, avaient pullulé d'une manière effrayante. Aussi bientôt ne resta-t-il plus sur l'île qu'un petit nombre de chèvres, marchant par troupeaux et réfugiées sur les sommets les moins accessibles. Anson fut un jour témoin des préparatifs d'un combat entre les deux ennemis. Se rendant en chaloupe dans la baie orientale, il aperçut quelques chiens qui semblaient en quête. Curieux de savoir de quel gibier ils suivaient la piste, il s'arrêta pour examiner leur manœuvre. Les chiens gagnèrent en courant une hauteur, sur le sommet de laquelle se voyait un troupeau de chèvres qui, au lieu de fuir, attendaient l'ennemi de pied ferme. En cet endroit était un sentier fort étroit bordé de précipices des deux côtés : en vrais Spartiates, les chèvres s'y disposèrent, et le Léonidas de la troupe aligna leurs cornes de manière à opposer des espèces de chevaux de frise à l'ennemi. Jusqu'à la tête du défilé, les chiens avaient couru comme s'ils eussent été sûrs de leur curée; mais, quand ils virent ce front de cornes menaçantes, un tremblement convulsif les saisit; ils se couchèrent à terre tout haletans et renoncèrent à la chasse. Ces chiens étaient si affamés quand Anson relâcha sur l'île, qu'ils venaient la nuit dérober des provisions, et qu'ils attaquèrent même un jour un homme isolé. Comme l'île offre peu de ressources, Anson pensa qu'ils se nourrissaient de poissons et surtout de veaux marins. Les équipages anglais, dans la disette de chèvres, mangèrent aussi de cet amphibie qu'ils finirent par trouver fort bon.

Outre le veau marin, on rencontre souvent à Juan-Fernandez le lion marin dont le commodore anglais donne une description détaillée, et dont les matelots mangeaient la chair, en lui donnant par plaisanterie le nom de *bœuf*. Le lion marin, dans toute sa taille, peut avoir de douze à vingt pieds de long, et de huit à quinze pieds de circonférence. Il est tellement gras, qu'après lui avoir fait une incision à la peau qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os. Les plus gros de ces amphibies fournissaient jusqu'à cent vingt-six gallons d'huile (cinq cents pintes). Ils sont très-sanguins, et lancent comme une fontaine de sang par chaque blessure qui leur est faite. La peau des lions marins est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leurs nageoires et leurs queues, qui leur servent de pieds quand ils se traînent à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts pourvus d'ongles, que réunirait à mi-longueur une membrane brune et lisse. Les mâles ont une espèce de grosse trompe qui leur pend de la mâchoire supérieure. Les femelles n'ont pas cet appendice. Véritables amphibies, ces animaux passent tout l'été à la mer et tout l'hiver à terre. Cette dernière saison est celle où les femelles mettent bas. Les portées sont de deux petits à la fois, qui tettent leurs mères. Pendant tout le temps qu'ils demeurent à terre, les lions marins vivent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Lourds et engourdis, ils ont le soin de placer des sentinelles qui les avertissent du moindre danger. Quand on approche du lieu où ils habitent par troupes, les vedettes font entendre un grognement tantôt sourd, tantôt aigu; et à ce signal toute la famille glisse vers la mer et disparaît dans ses profondeurs. Souvent on les a surpris se battant ensemble, et il paraît que les femelles sont le grand sujet de leurs batailles. Les compagnons d'Anson en tuèrent un grand nombre dont ils mangeaient le cœur et la langue comme des morceaux fort délicats. Quelquefois ces animaux se défendent même contre les hommes. Un matelot occupé à écorcher un jeune lion marin fut surpris par la mère de l'animal, qui se jeta sur lui et lui fracassa la tête dans sa gueule. Le matelot en mourut. Voilà ce que dit Anson au sujet du lion marin. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que c'est là de l'histoire naturelle un peu vieillie. Aujourd'hui toutes les espèces qui avaient reçu des anciens navigateurs différens noms, comme lion marin, veau marin, chien marin, éléphant marin, cheval marin, etc., sont classés sous la dénomination générale de phoques.

Anson vit peu d'oiseaux sur l'île, quelques faucons, merles, hiboux et colibris. En revanche, ses gens prirent une grande quantité de poissons, des morues d'une grosseur prodigieuse, de grandes brèmes, des anges de mer, des cavaliers, des poissons argentés et des congres d'une espèce

particulière. Comme le rivage était hérissé de rochers et de cailloux, il n'y avait pas moyen d'y traîner la seine ; mais on pêchait à l'hameçon, et cela suffisait. Les écrevisses de mer y étaient plus belles qu'en aucun pays du monde, et en si grande quantité qu'on les perçait souvent avec le croc quand les chaloupes partaient de terre ou y abordaient.

Les voyageurs espagnols, qui connaissaient depuis long-temps Juan-Fernandez, avaient parlé de deux îles, la grande et la petite. Anson avait mouillé sur la plus grande. Quant à l'autre, nommée *Mas-a-Fuero*, parce qu'elle est plus éloignée du continent, on trouva qu'elle était à vingt-deux lieues dans le S. O. *Le Trial Sloop*, navire d'Anson, reconnut que, contrairement à des récits antérieurs, elle était boisée et sillonnée de beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. On y aperçut aussi un ancrage, mais peu sûr et sujet à des inconvéniens. Plus que Juan-Fernandez, Mas-a-Fuero était peuplée de chèvres, moins effarouchées et plus tranquilles que ne l'est d'habitude cet animal dans l'état sauvage.

Des Galapagos jusqu'à Juan-Fernandez, *l'Oceanic* n'avait pas eu à souffrir un seul moment des brises égales et douces de ces parages. Des calmes, quelques grains courts et peu dangereux, avaient seuls marqué cette portion de notre traversée ; mais au-delà du quarantième parallèle commencèrent les bourrasques tempétueuses qui règnent dans les parages du cap Horn durant une grande partie de l'année. Ces temps orageux se prolongèrent pendant plus d'un mois avec tous leurs incidens, pleins de fatigues et d'angoisses, et quand, après avoir longé cette suite d'îles qui accompagnent vers le S. le grand continent américain, nous en vînmes à attaquer le cap Horn lui-même, notre équipage était rendu, exténué, scorbutique en grande partie. Ce mal terrible, résultat des voyages de long cours, semble sévir surtout contre les vaisseaux qui font route vers les Pôles. Les causes ordinaires du scorbut sont l'usage prolongé des salaisons, les fatigues, les brouillards, la pluie et les temps orageux. Dans son premier période, le mal est peu de chose ; il se borne à un léger allanguissement, et laisse au malade une grande partie de ses facultés physiques. Mais, arrivé à un certain degré, il devient une affection grave et mortelle. Rien de plus irrégulier d'ailleurs que les symptômes et les caractères du scorbut. Ils varient d'un sujet à l'autre, et semblent frapper surtout l'organe le plus faible et le plus maladif. Cependant, il existe un diagnostique à peu près général. Au physique, ce sont de grandes taches livides sur tout le corps ; les jambes enflées, les gencives fétides, une lassitude et une atonie complètes ; au moral, c'est un abattement d'esprit, une prédisposition à des terreurs étranges, un dégoût de toutes choses, des hallucinations qui rappellent les doux souvenirs de la terre natale. Huit hommes de *l'Oceanic*, qui avaient été plus violemment frappés que les autres, étaient étendus sur leurs cadres, et les autres ne continuaient leur service qu'avec une sorte de découragement. Le capitaine lui-même, soit qu'il fût travaillé intérieurement par quelques atteintes du mal, soit que son cœur se serrât à l'aspect de tant de misères, n'avait plus ni le même calme, ni la même sérénité. Il s'emportait ou gardait un sombre silence. Le 25 décembre, quand nous doublâmes le cap Pilar, bouche occidentale du détroit de Magellan, il me serra la main et me dit : « Si nous trouvons le S. E. à la hauteur du cap Horn, nous sommes perdus. Il ne nous reste pas dix hommes valides. »

Heureusement la chance tourna dès-lors pour nous. Le vent d'O., variable du N. au S., nous suivit le long de la chaîne des îles américaines, et quand, plus tard, il sauta au N. E. dans un grain brusque et rude, nous étions en face du cap Horn, cette extrémité d'un grand continent, terre immense qui se termine par une île haute, ronde et escarpée (Pl. LXVI — 4). Le capitaine Hall dépeint ce cap comme un rocher noir, élevé, abrupte, dressant avec majesté, au-dessus des terres voisines, son sommet nu et dépouillé, et se révélant au loin aux navires par sa grandeur morne et solitaire. C'est là, il faut le dire, une trop poétique peinture, car le cap Horn n'a pas une autre apparence qu'une foule de promontoires européens.

Le même vent du N. E., qui venait de nous surprendre en face du cap Horn, avait soulevé une mer rude et clapoteuse, qui nous força à tenir la cape avec un foc et un hunier au bas ris. Le tangage était si fort, si brusque et si dur, que plusieurs de nos matelots en furent grièvement blessés. On ne pouvait rester debout sur le pont sans chercher le point d'appui d'une corde. A cinq reprises diverses, je fus renversé pour avoir voulu me passer d'un pareil secours. On en était là, et chacun se trouvait obligé de se surveiller lui-même, quand un cri d'alarme se fit entendre : « Un homme à la mer ! » cria-t-on de l'avant. En effet, un matelot qui avait voulu dégager une manœuvre sur le beaupré venait d'être enlevé par la vague. La mer était affreuse et le vent assez dur ; il y avait danger

à sauver ce malheureux. Pendleton n'hésita pourtant pas un seul instant à le faire. En même temps qu'on jetait une bouée de sauvetage, la baleinière était amenée, et le navire s'orientait de manière à recueillir et le naufragé et les hommes qui s'exposaient pour son salut (Pl. LXVII—2). Il y eut là, pour nous tous, une heure terrible, une heure d'angoisse, dont il est impossible de rendre compte quand on ne l'a point éprouvée. Cette embarcation hasardée, cet homme dont les cris étaient si perçans qu'ils dominaient le bruit de la tempête, ce navire ballotté sur l'eau et regardant, comme une mère inquiète, ses enfans en péril; le vent, la pluie, la grêle qui compliquaient cette scène affreuse, tout concourait à serrer le cœur, à le remplir d'épouvante et de pitié. Le ciel ne voulut pas que tant de dévouement restât inutile. L'embarcation parvint à rejoindre le pauvre matelot déjà à demi-évanoui; après quoi, à la force des avirons, elle gagna le bord. Le capitaine pleurait presque; il se jeta au cou du chef des canotiers et l'embrassa. Ensuite, comme le temps était encore lourd et dangereux, chacun reprit silencieusement son poste. Les vents étaient contraires; mais Pendleton savait fort bien ce qu'il devait attendre des courans, qui nous faisaient faire alors plus de cinq milles à l'heure vers le N. O. Grâce à eux, le jour suivant, nous prolongions *la Terre des Etats* malgré le vent debout. Par 55° de latitude, comme nous nous trouvions alors, c'est-à-dire par la même hauteur que la Baltique et la Norwège, nous avions des temps chauds et presque étouffans. Il est vrai que c'était l'été de ces parages. Mais, dans l'hiver même, les froids n'y sont pas aussi rigoureux qu'on pourrait le croire. A peine les frimas y sévissent-ils comme ils pourraient le faire dans les zônes tempérées de la France et de l'Allemagne. Le caractère météorologique le plus saillant de cette immense pointe de terre, c'est une alternative constante de pluie et de vent, et parfois une combinaison épouvantable de l'un et de l'autre. Les tempêtes de S. O. et de N. O., les grains mêlés de trombes, les variations brusques de la brise qui saute à toutes les aires de vent du compas, semblent attester la lutte que se livrent, sur ce point, les grands courans d'air, comprimés dans l'intérieur du continent par les Andes grandioses et les gigantesques Cordillères. Le même phénomène se reproduit au cap de Bonne-Espérance, et, par une coïncidence singulière, là aussi les courans portent vers l'Atlantique, en allant de l'E. à l'O., tandis que ceux du cap Horn vont de l'O. à l'E.

Nous étions alors à la pointe N. O. de la Terre des États, emportés par l'eau qui filait comme si elle eût subi l'effet d'une marée. L'Ile des États a environ trente-quatre milles de longueur de l'E. à l'O., tandis que sa plus grande largeur est de neuf milles. Dans certains endroits, elle est échancrée par de vastes baies qui ont l'air d'obéir à la direction des collines intérieures, en se faisant face l'une à l'autre au N. et au S., de manière à ce que, dans certains endroits, elles ne soient séparées que par neuf cents pieds de terre. Ainsi l'île, dans sa forme très-irrégulière, projette çà et là des masses de rochers qui surplombent la mer. La Terre des États est séparée de la Terre de Feu par le détroit de Lemaire, passage dangereux pour les navires. La direction des montagnes qui la couvrent va du S. S. E. au N. N. O., sur une hauteur qui varie de six cents à deux mille pieds. Plusieurs de ces sommets présentent un aspect grandiose et imposant. Un lichen écarlate qui tapisse leurs côtés escarpés tranche sur le vert foncé des versans moins abruptes. Le sol de l'île est déchiré et coupé de fondrières, la couche supérieure étant composée seulement de débris végétaux qui nourrissent une grande profusion de mousses et de fougères. L'île a quelques lacs intérieurs. L'arbre qui domine sur les sommets de cette terre est le hêtre. On y trouve peu d'animaux. Le phoque seul, abondant sur ses grèves, y attire parfois les pêcheurs. En cela, la Terre des États ne diffère point des îles Malouines, qui nourrissent, comme elle, des phoques et des pingouins.

CHAPITRE LVII.

ILES MALOUINES.

L'Oceanie, forcé de tenir toujours le plus près contre les vents d'E., se trouva bientôt à la hauteur du groupe des Malouines, que les Anglais nomment sur leurs cartes *îles Falkland*. Nous en prîmes connaissance le 25 janvier. Les Malouines sont presque une terre française, célèbre dans le siècle dernier par une tentative malheureuse de colonisation, plus fatalement célèbre, dans le siècle actuel, par le naufrage de *l'Uranie*, que son commandant, M. Freycinet, ramenait en France après un long voyage autour du monde.

On peut attribuer la découverte des Malouines à Américc Vespuce, qui, en 1502, en parcourut la côte N., la prenant, non pour une île, mais pour une tête avancée du continent américain. Davis et Cavendish les retrouvèrent en 1692, et sur quelques cartes du temps elles figurent sous